

6. QU'IL NE FAUT PAS JUGER LE PROCHAIN

69. Si nous gardons en mémoire, frères, les dits des saints vieillards et les méditons sans cesse, il nous sera difficile de pécher, il nous sera difficile de nous négliger. Si, comme ils le disent, nous ne méprisons pas ce qui est petit et nous paraît insignifiant, nous ne tomberons pas dans des fautes graves. Je vous le répète toujours, c'est par ces choses légères, de dire par exemple : «Qu'est-ce que ceci ? Qu'est-ce que cela ?, que naît une mauvaise habitude dans l'âme, et qu'on se met à mépriser même les choses importantes. Voyez-vous quel grave péché l'on commet en jugeant le prochain ? Qu'y a-t-il en effet de plus grave ? Existe-t-il quelque chose que Dieu déteste autant et dont il se détourne avec autant d'horreur ? Les pères l'ont dit : «Rien n'est pire que de juger !» Et pourtant, c'est par ces choses soi-disant de peu d'importance, que l'on en vient à un si grand mal. On admet un léger soupçon contre le prochain, on pense : Qu'importe si j'écoute ce que dit tel frère ? Qu'importe si je dis seulement ce mot moi aussi ? Qu'importe si je vois ce que va faire ce frère ou cet étranger ? Et l'esprit commence à oublier ses propres péchés et à s'occuper du prochain. De là viennent jugements, médisances et mépris, et finalement on tombe soi-même dans les fautes que l'on condamne. Quand on néglige ses propres misères, quand on ne pleure pas son mort à soi, ¹ selon l'expression des pères, on ne peut absolument pas se corriger, mais on s'occupe constamment du prochain. Or, rien n'irrite Dieu davantage, rien ne dépouille l'homme et ne le conduit à l'abandon ² comme le fait de médire du prochain, de le juger ou de le mépriser.

70. Car médire, juger et mépriser sont choses différentes. Médire, c'est dire de quelqu'un : Un tel a menti, ou : Il s'est mis en colère, ou : Il a forniqué, ou autre chose semblable. On a médité de lui, c'est-à-dire on a parlé contre lui, on a révélé son péché sous l'empire de la passion. Juger, c'est dire : un tel est menteur, coléreux, fornicateur. Voici qu'on juge la disposition même de son âme, et qu'on se prononce sur sa vie tout entière en disant qu'il est ainsi, et on le juge comme tel. Et c'est chose grave. Car autre chose est de dire : Il s'est mis en colère ! autre chose de dire : Il est coléreux ! et de se prononcer ainsi sur sa vie tout entière. Juger dépasse en gravité tout péché, à tel point que le Christ lui-même a dit : «Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil, tu verras clair alors pour enlever la paille de l'œil de ton frère» (Lc 6,42). Il a comparé la faute du prochain à une paille, et le jugement à une poutre, tant il est grave de juger, plus grave peut-être que de commettre n'importe quel autre péché. Le pharisien qui priait et remerciait Dieu de ses bonnes actions ne mentait pas, mais disait la vérité; ce n'est pas pour cela qu'il fut condamné. Nous devons en effet rendre grâce à Dieu du bien qu'il nous est donné d'accomplir, puisque c'est avec son aide et son secours. Il ne fut donc pas condamné pour avoir dit : «Je ne suis pas comme les autres hommes» (Lc 18,11); non, il fut condamné quand tourné vers le publicain il ajouta : «ni comme ce publicain.» C'est alors qu'il fut gravement coupable, car il jugeait la personne même de ce publicain, les dispositions mêmes de son âme, en un mot sa vie tout entière. Aussi le publicain s'en alla-t-il justifié plutôt que lui.

71. Il n'y a donc rien de plus grave, rien de plus fâcheux, je le répète souvent, que de juger ou de mépriser le prochain. Pourquoi ne pas plutôt nous juger nous-mêmes avec nos méfaits que nous connaissons bien et dont nous aurons à rendre compte à Dieu ? Pourquoi usurper le jugement de Dieu ? Qu'avons-nous à exiger de sa créature ? Ne devrions-nous pas trembler en entendant ce qui advint à ce grand vieillard qui, apprenant qu'un frère était tombé dans la fornication, avait dit de lui : «Oh ! comme il a mal agi »? Ne savez-vous pas quelle effrayante histoire rapporte à

¹ Apopt. Moïse 18 : PG 65, 289 B; Pœmen 6 : PG 65, 320 D. Cf. Lettre de JEAN LE PROPHÈTE à Dorothée (Nic. 337).

² Dorothée expliquera plus loin, au § 136, cet abandon de l'homme par Dieu. Cf. p. 399.

son sujet le Géronticon ? ³ Un saint ange amena devant lui l'âme du coupable et lui dit : «Celui que tu as jugé est mort. Où veux-tu que je le conduise, dans le royaume ou au supplice ?» Quoi de plus terrible que cette responsabilité ? Car les paroles de l'ange au vieillard, que veulent-elles dire sinon ceci : Puisque c'est toi le juge des justes et des pécheurs, donne-moi tes ordres au sujet de cette pauvre âme. Lui fais-tu grâce ? Veux-tu la châtier ? Aussi ce saint vieillard bouleversé passa-t-il tout le reste de sa vie dans les gémissements, les larmes et mille peines, suppliant Dieu de lui pardonner ce péché. Et cela après s'être prosterné aux pieds de l'ange et avoir reçu son pardon. Car la parole de l'ange : «Voici que Dieu t'a montré combien il est grave de juger, ne le fais plus», signifiait bien un pardon. Néanmoins, l'âme du vieillard ne voulut pas être consolée de son chagrin jusqu'à la mort.

72. Pourquoi donc vouloir, nous aussi, exiger quelque chose du prochain ? Pourquoi vouloir nous charger du fardeau d'autrui ? Nous avons, frères, de quoi nous soucier. Que chacun songe à soi-même et à ses propres misères. C'est à Dieu seul qu'il appartient de justifier et de condamner, à lui qui connaît l'état de chacun, ses forces, son comportement, ses dons, son tempérament, ses particularités, et qui juge d'après chacun de ces éléments qu'il est seul à connaître. Dieu juge différemment d'un évêque et d'un prince, d'un higoumène et d'un disciple, d'un vieillard et d'un jeune, d'un malade et d'un homme bien portant. Et qui peut connaître ces jugements, sinon celui-là seul qui a tout fait, tout façonné, et qui sait tout ?

73. Je me souviens avoir entendu rapporter le fait suivant : un navire chargé d'esclaves jeta l'ancre dans une ville où vivait une pieuse vierge très attentive à son salut. Elle se réjouit quand elle apprit l'arrivée de ce navire, car elle désirait s'acheter une toute petite esclave. «Je l'élèverai, pensait-elle, selon mon désir, de telle sorte qu'elle ignore absolument la malice de ce monde.» Elle manda donc le patron du navire qui avait justement deux petites filles répondant à son désir. Aussitôt, avec joie elle donne le prix et prend l'une des fillettes chez elle. Le patron du navire avait à peine quitté la pieuse femme et fait quelques pas qu'une misérable comédienne le rencontra et, voyant l'autre fillette qui l'accompagnait, désira l'acheter. Elle s'entendit sur le prix, paya, et s'en alla, l'emmenant avec elle.

Voyez le mystère de Dieu, voyez son jugement ! Qui pourrait en rendre raison ? La pieuse vierge a pris cette petite, elle l'a élevée dans la crainte de Dieu, l'a formée à toutes les bonnes œuvres, lui a tout appris de la vie monastique, et enseigné en un mot, toute la bonne odeur des saints commandements de Dieu. La comédienne au contraire a pris cette malheureuse pour en faire un instrument du diable. Que pouvait-elle en effet lui apprendre d'autre, cette mégère, que la ruine de son âme ? Que pourrions-nous dire de cet effrayant partage ? Toutes deux étaient petites, toutes deux furent emmenées pour être vendues sans savoir où elles allaient. Et voici que l'une d'elles s'est trouvée dans les mains de Dieu, et que l'autre est tombée dans celles du diable. Est-il possible de dire que Dieu demandera à celle-ci ce qu'il demandera à l'autre ? Comment le pourrait-on ? Et si les deux viennent à tomber dans la fornication ou dans un autre péché, même si la faute est identique, sera-t-il permis de dire qu'elles encourront le même jugement ? Comment l'admettre ? L'une a été instruite du jugement et du Royaume de Dieu, s'appliquant jour et nuit aux paroles divines, tandis que cette malheureuse n'a vu ni entendu rien de bon, mais au contraire toutes les turpitudes du diable. Est-il possible qu'elles soient jugées toutes les deux avec la même rigueur ?

74. L'homme ne peut donc rien connaître des jugements de Dieu. Dieu est seul à tout comprendre et à pouvoir juger les affaires de chacun selon sa science unique. En réalité, il arrive qu'un frère fasse dans la simplicité (de son cœur) une action qui plaise à Dieu plus que toute ta vie, et toi, tu t'établis son juge et blesses ainsi ton âme ? S'il lui arrive de succomber, d'où pourrais-tu savoir combien de combats il a livrés et combien de fois il a versé son sang avant de faire le mal ? Peut-être sa faute est-elle

³ Apoth. Issac le Thébain : PG 65, 240 CD.

comptée auprès de Dieu comme une œuvre de justice, car Dieu voit sa peine et le tourment qu'il a enduré auparavant, il a pitié de lui et lui pardonne. Dieu a pitié de lui et toi, tu le condamnes pour la perte de ton âme ! Et comment pourrais-tu connaître toutes les larmes qu'il a versées sur sa faute en présence de Dieu ? Toi, tu as vu le péché, mais tu ne connais pas le repentir.

Parfois, non seulement nous jugeons, mais encore nous méprisons. En effet, comme je l'ai dit, autre chose est de juger, autre chose de mépriser. Il y a mépris quand, non content de juger le prochain, on l'exècre, on l'a en horreur comme une chose abominable, ce qui est pire et bien plus funeste.

75. Ceux qui veulent être sauvés ne s'occupent pas des défauts du prochain, mais toujours de leurs propres défauts, et ainsi ils progressent. Tel était ce moine qui, voyant son frère pécher, disait en gémissant : «Malheur à moi ! Aujourd'hui lui, sûrement moi demain !» Voyez la prudence! Voyez la présence d'esprit ! Comment a-t-il aussitôt trouvé le moyen de ne pas juger son frère ? En disant : «sûrement moi demain !»⁴ il s'est inspiré de la crainte et de l'inquiétude pour le péché qu'il s'attendait à commettre, et il a ainsi évité de juger le prochain. Mais non content de cela, il s'est abaissé au-dessous de son frère en ajoutant : «Lui, il fait pénitence pour sa faute, mais moi je ne fais certainement pas pénitence, je n'y arriverai certainement pas, certainement pas, car je n'ai pas la force de faire pénitence.»

Vous voyez la lumière de cette âme divine. Non seulement elle a pu s'abstenir de juger le prochain, mais elle s'est tenue pour inférieure à lui. Et nous, misérables que nous sommes, nous jugeons à tort et à travers, nous avons de l'aversion et du mépris, chaque fois que nous voyons, entendons ou soupçonnons quoi que ce soit. Le pire, c'est que, non contents du dommage que nous nous sommes faits à nous-mêmes, nous nous empressons de dire au premier frère rencontré : «Il s'est passé ceci et cela» et nous lui faisons du mal à lui aussi en jetant le péché dans son cœur. Nous ne craignons pas celui qui a dit : «Malheur à celui qui fait boire à son prochain un breuvage souillé» (Hab 2,15) Mais nous faisons l'œuvre des démons, et nous ne nous en soucions pas. Car que peut faire un démon, sinon troubler et nuire ? Voici donc que nous collaborons avec les démons pour notre perte et celle du prochain. Celui qui nuit à une âme travaille avec les démons et les aide, comme celui qui fait du bien travaille avec les saints anges.

76. D'où nous vient ce malheur, sinon de notre manque de charité ? Si nous avons la charité accompagnée de compassion et de peine, nous ne prendrions pas garde aux défauts du prochain, selon la parole : «La charité couvre une multitude de péchés» (I Pi 4,8) et : «La charité ne s'arrête pas au mal, elle excuse tout », etc. (I Cor 13,5-6). Si donc nous avons la charité, la charité elle-même couvrirait toute faute, et nous serions comme les saints quand ils voient les défauts des hommes. Les saints sont-ils donc aveugles qu'ils ne voient pas les péchés ? Qui déteste le péché autant que les saints ? Et pourtant, ils ne haïssent pas le pécheur, ils ne le jugent pas, ils ne le fuient pas. Au contraire, ils compatissent, l'exhortent, le consolent, le soignent comme un membre malade; ils font tout pour le sauver. Voyez les pêcheurs : quand avec leur hameçon jeté dans la mer, ils ont pris un gros poisson et qu'ils le sentent s'agiter et se débattre, ils ne le tirent pas aussitôt avec de grands efforts, car la ligne casserait et tout serait perdu. Mais ils lui donnent adroitement du fil et le laissent aller où il veut. Quand ils s'aperçoivent qu'il est épuisé et que son ardeur est calmée, ils se mettent à le tirer peu à peu. De même les saints par la patience et la charité attirent le frère, au lieu de le repousser loin d'eux avec dégoût. Lorsqu'une mère a un enfant difforme, elle ne se détourne pas de lui avec horreur, elle prend plaisir à le parer et fait tout pour le rendre gracieux. C'est ainsi que les saints protègent toujours le pécheur, le disposent et le prennent en charge pour le corriger au moment opportun, pour l'empêcher de nuire à un autre, et aussi pour progresser eux-mêmes davantage dans la charité du Christ.

⁴ Apopht. Nau 327

Que fit saint Ammonas quand les frères, en émoi vinrent lui dire : «Viens voir, abbé, il y a une femme dans la cellule de tel frère.»⁵ Quelle miséricorde, quelle charité témoigna cette sainte âme ! Sachant que le frère avait caché la femme sous le tonneau, il s'assit dessus et ordonna aux autres de chercher dans toute la cellule. Comme ils ne trouvaient pas, il leur dit : «Dieu vous pardonne ! et, leur faisant honte, il les aida à ne plus croire facilement le mal contre le prochain. Quant au coupable, il le guérit, non seulement en le protégeant après Dieu, mais aussi en le corrigeant, dès qu'il trouva le moment favorable. Car, après avoir renvoyé tout le monde, il lui prit seulement la main et lui dit : «Aie souci de toi-même, frère.» Aussitôt le frère fut pénétré de douleur et de componction, aussitôt agirent sur son âme la bonté et la compassion du vieillard.

77. Acquérons donc, nous aussi, la charité, acquérons la miséricorde à l'égard du prochain, pour nous garder de la terrible médisance, du jugement et du mépris. Portons-nous secours les uns aux autres, comme à nos propres membres. Si quelqu'un a une blessure à la main, au pied ou ailleurs, se prend-il lui-même en dégoût ? Coupe-t-il le membre malade, même s'il pourrit ? Est-ce qu'il ne va pas plutôt le laver, le nettoyer, y mettre emplâtres et ligatures, l'oindre d'huile sainte, prier et faire prier les saints pour lui, comme dit l'abbé Zosime ?⁶ Bref, il n'abandonne pas son membre, il n'est pas dégoûté de sa puanteur, mais il fait tout pour le guérir. Ainsi devons-nous compatir les uns aux autres, nous entraider par nous-mêmes ou par d'autres plus capables, tout faire en pensée et en acte pour nous porter secours à nous-mêmes et les uns aux autres. Car «nous sommes membres les uns des autres», dit l'Apôtre (Rom 12,5). Or, si nous ne formons tous qu'un seul corps, et si nous sommes, chacun pour sa part, membres les uns des autres (Rom 12,5), un membre souffre-t-il, tous les membres souffrent avec lui (I Cor 12,26). A votre avis, que sont les monastères ? Ne sont-ils pas comme un corps unique avec ses membres ?⁷ Ceux qui gouvernent sont la tête; ceux qui surveillent et corrigent sont les yeux; ceux qui servent par la parole sont la bouche; les oreilles, ce sont ceux qui obéissent; les mains, ceux qui travaillent; les pieds, ceux qui font les commissions et assurent les services. Es-tu la tête ? Gouverne. Es-tu l'œil ? Sois attentif et observe. Es-tu la bouche ? Parle utilement. Es-tu l'oreille ? Obéis. La main ? Travaille. Le pied ? Remplis ton service. Que chacun, selon qu'il le peut, travaille pour le corps. Soyez toujours empressés à vous aider les uns les autres, soit en instruisant et en semant la parole de Dieu dans le cœur de votre frère, soit en le consolant au temps de l'épreuve, soit en lui prêtant main-forte et en l'aidant dans son travail. En un mot, ayez soin, chacun selon son pouvoir, comme je l'ai dit, d'être unis les uns aux autres. Car plus on est uni au prochain, plus on est uni à Dieu.

78. Pour que vous compreniez le sens de cette parole, je vais vous donner une image tirée des Pères : Supposez un cercle tracé sur la terre, c'est-à-dire une ligne tirée en rond avec un compas, et un centre. On appelle précisément centre le milieu du cercle. Appliquez votre esprit à ce que je vous dis. Imaginez que ce cercle, c'est le monde; le centre, Dieu; et les rayons, les différentes voies ou manières de vivre des hommes. Quand les saints, désirant approcher de Dieu, marchent vers le milieu du cercle, dans la mesure où ils pénètrent à l'intérieur, ils se rapprochent les uns des autres en même temps que de Dieu. Plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se rapprochent les uns des autres; et plus ils se rapprochent les uns des autres, plus ils s'approchent de Dieu. Et vous comprenez qu'il en est de même en sens inverse, quand on se détourne de Dieu pour se retirer vers l'extérieur : il est évident alors que,

⁵ Apopht. Ammonas 10 PG 65

⁶ ZOSIME, dans PE 11, 37, p. 119. Cf; PG 78, 1693 A.

⁷ Cette comparaison du monastère à un corps est d'inspiration basilienne. Cf. S. BASILE, Reg. fus. tract. 7 et 24 (PG 31, 928-929 et 981-984).

plus on s'éloigne de Dieu, plus on s'éloigne les uns des autres, et que plus on s'éloigne les uns des autres, plus on s'éloigne aussi de Dieu.

Telle est la nature de la charité. Dans la mesure où nous sommes à l'extérieur et que nous n'aimons pas Dieu, dans la même mesure nous avons chacun de l'éloignement à l'égard du prochain. Mais si nous aimons Dieu, autant nous approchons de Dieu par la charité pour lui, autant nous sommes unis à la charité du prochain, et autant nous sommes unis au prochain, autant nous le sommes à Dieu.

Que Dieu nous rende dignes d'entendre ce qui nous est avantageux et de le réaliser ! Car autant nous aurons soin d'accomplir avec empressement ce que nous entendons, autant Dieu nous donnera toujours sa lumière et nous enseignera sa volonté.